
NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

M. L'ABBÉ LAUREAU

Directeur du petit Séminaire d'Auxerre, chanoine honoraire de l'église métropolitaine de Sens,

L'un des membres fondateurs de la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne.

Par M. l'abbé A. POULIN.

—

(Séance du 12 janvier 1868).

—

M. l'abbé Jean-Baptiste Laureau naquit à Semur (Côte-d'Or) en février 1806. Ses parents occupaient une position très-modeste ; mais ceux qui ont connu sa mère pendant les dernières années de sa vie, qu'elle a passées à Auxerre, et qui ont pu apprécier, en même temps que la simplicité de ses mœurs, l'énergie de son caractère, la droiture et la délicatesse de ses sentiments, ne doutent pas que ce ne soit avant tout dans l'éducation de la famille, dans les leçons et les exemples de la mère, que le fils a puisé les principes qui ont toujours dirigé sa vie, et les vertus qui lui ont valu l'estime et l'affection générale.

M. Laureau était très-jeune encore quand ses parents allèrent habiter Avallon ; et c'est au collège de cette ville qu'il commença ses études. Mais sa vocation pour l'état ecclé-

siastique s'étant manifestée de très-bonne heure, il alla les continuer au petit séminaire de Troyes, puis au collège mixte de Sens, pour les terminer au petit séminaire d'Auxerre, qui ne faisait alors que s'ouvrir.

Ordonné prêtre à la fin de 1828, il fut nommé d'abord vicaire de la paroisse Saint-Eusèbe d'Auxerre et curé de Saint Georges ; il occupa ces deux postes moins de trois ans ; mais ce court passage, qui fut pour lui l'origine d'excellents rapports avec quelques familles des plus honorables d'Auxerre, laissa aussi dans le village les meilleurs souvenirs, qui longtemps après étaient encore vivants dans le cœur de plus d'un de ses paroissiens. Un de ses amis, de qui je tiens ce détail, a pu bien des fois s'en assurer par lui-même.

Aux rentrées de 1831, M. Laureau fut envoyé comme professeur de seconde et directeur, c'est-à-dire chef de la discipline, au petit séminaire, qu'il ne devait plus quitter

Se consacrant ainsi à l'éducation des jeunes gens, et surtout des jeunes gens destinés à être un jour des prêtres, et comprenant combien, aux yeux de la foi chrétienne, la grandeur du but relevait la modestie de l'emploi, M. Laureau se dévoua tout entier à son œuvre. Il forma avec ses collègues et amis, MM. Millon, supérieur, et Ferrey, économiste et professeur de rhétorique ce « *funiculus triplex*, » ce triple lien dont parle l'Écriture sainte, qui devait durer près de quarante ans et n'être rompu que par la mort. En 1845, il laissa sa classe de seconde, et ne garda plus que les fonctions de directeur, mais en leur donnant un développement considérable, et réunissant dans ses mains seules plusieurs attributions jusque là partagées, afin qu'elles fussent remplies avec plus d'ordre, de suite, et, par là même, de succès. A cette mesure, le Séminaire gagna en bon ordre et en discipline ; mais lui n'y gagna pas

en repos et en tranquillité. Sa position ne fut pas une sinécure ; Monseigneur l'archevêque reconnut ses services en lui donnant le titre et les insignes de chanoine honoraire de l'église métropolitaine, mais ses forces et sa vie furent trop vite usées par cette surveillance souvent si pénible.

J'ai parlé de liaisons et d'amitiés dont l'origine avait été pour M. Laureau dans son court exercice du ministère paroissial ; une autre circonstance de sa vie lui valut d'autres amis aussi nombreux et non moins chers ; je veux parler de son entrée, comme membre fondateur, dans la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne.

Quand des esprits distingués de cette ville, voulant tirer de l'obscurité les richesses scientifiques de tout genre que renferme notre département, cherchèrent à s'adjoindre, sans distinction d'habits, de couleurs politiques ni d'opinions religieuses, tous les hommes vraiment amateurs de la science, désireux et capables de contribuer à son avancement et à sa diffusion, M. Laureau, par sa position et ses aptitudes, se trouva tout naturellement de ce nombre. Il y avait chez lui deux goûts dominants : le goût des voyages et celui des études historiques. Peu d'années se passaient sans qu'il consacraît quelques semaines des vacances à visiter tantôt une partie de la France, tantôt l'autre ; il voyait peu chaque fois, car les appointements d'un directeur de petit séminaire ne montent pas bien haut, et toutes sortes de bonnes œuvres venaient d'ailleurs prélever leur quote-part sur sa modique fortune ; mais ce qu'il voyait, il le voyait bien ; et, une fois de retour, il aimait à le raconter à des groupes d'élèves réunis autour de lui, et vivement intéressés par ses récits et ses descriptions, où le voyageur laissait éclater son enthousiasme, et le professeur d'humanités son talent de narrateur.

Mais à tout ce qu'un voyage peut offrir de curieux, ce qu'il préférerait, c'étaient les monuments, les monuments de tous genres, mais surtout les monuments religieux. Il y voyait le témoignage du génie de nos pères, et plus encore, de leur foi dominant et dirigeant ce génie, et il les aimait de tout l'amour qu'il portait à son état. De là à une étude, non pas légère et superficielle, mais sérieuse et approfondie, de la science archéologique, il n'y a pas loin; aussi, stimulé d'ailleurs par son nouveau titre, M. Laureau y consacra-t-il une grande partie du temps dont il put disposer; aussi vit-on bientôt venir se ranger sur les rayons de sa bibliothèque les meilleurs ouvrages traitant de ces matières, comme les *Annales archéologiques* de M. Didron, le *Dictionnaire d'archéologie* de M. Viollet-Leduc, et d'autres qu'il serait trop long d'énumérer.

À côté des ouvrages d'archéologie on remarquait aussi chez lui des ouvrages de numismatique non moins savants et non moins précieux : ceux de Mionnet, de Poey-d'Avan, de Cohen; car M. Laureau s'était mis aussi à aimer les médailles, qui sont elles-mêmes des monuments. Une fois son devoir de chaque jour accompli, les dernières heures des longues soirées d'hiver, il les employait à des lectures d'histoire; et comme les médailles sont une des sources de l'histoire, des témoins vivants des faits et gestes de nos pères, comme par elles les grands personnages, les princes des temps passés viennent eux mêmes, ce semble, nous redire leurs hauts faits, les diverses circonstances de leurs vies, les honneurs et les titres que leur décernèrent la reconnaissance des peuples ou la flatterie des courtisans, l'étude des médailles devint bientôt pour lui pleine d'attraits. Petit à petit il arriva à se faire une collection de médailles qui n'offre sans doute rien de bien remar-

quable au point de vue du nombre ou de la rareté des pièces, sauf peut-être quelques monnaies auxerroises, mais qui, bien étudiée, à l'aide surtout des excellents livres qui l'accompagnent, suffit grandement pour faire faire les premiers pas dans la science numismatique à un amateur de bonne volonté.

M. Laureau fut nommé classificateur pour la partie numismatique, puis gardien du médailler de la Société, après la démission de M. l'abbé Duru, qui en avait été l'organisateur.

Alors, si jusque là les qualités de son esprit l'avaient fait estimer, celles de son cœur le firent bientôt aimer. Des hommes que paraissait séparer de lui une différence bien tranchée d'opinions religieuses, se laissèrent gagner par tout ce qu'il y avait d'honorable et d'aimable dans sa personne et son caractère. Ayant avec lui des contacts nécessaires et fréquents, ils purent apprécier son exquise politesse, sa franche cordialité, sa modestie peut-être excessive, son extrême empressement à obliger tout le monde, et M. Laureau compta bientôt dans la Société autant d'amis que de collègues.

C'était là une des particularités de sa vie qu'il aimait le plus à raconter. Il y avait trouvé pour lui beaucoup de charmes, et croyait aussi par là n'avoir pas été tout-à-fait inutile aux intérêts de la religion. « Mes collègues, disait-il, me témoignaient de
« l'affection et de la considération ; ils voulaient bien tenir
« compte de mes observations ; et souvent, dans un sujet qui
« touchait soit aux dogmes de la religion, soit à son histoire,
« j'ai pu, par quelques remarques, faire adoucir une expres-
« sion, rectifier une appréciation, supprimer même un pas-
« sage qui ne me paraissait pas ménager suffisamment les
« convictions religieuses des catholiques. »

Quelquefois aussi, je me le rappelle, obéissant, sans s'en douter, à la loi qu'exprime le poète quand il appelle le vieillard *laudator temporis acti*, il se prenait presque à regretter les premières années de la Société. Il se félicitait certainement de la voir prospérer, de voir de nouveaux et nombreux membres venir remplir et sa caisse de leurs cotisations et ses bulletins de leurs travaux : mais autrefois, disait-il, « nous nous connaissions tous, nous nous aimions tous, aujourd'hui nous sommes trop nombreux. » Ce n'étaient pourtant là, qu'on me pardonne le mot, que des boutades passagères : jusqu'au bout il fut dévoué aux progrès de la Société, jusqu'au bout il fut aussi assidu que possible aux réunions, et quand la maladie lui interdit enfin de s'y rendre, il me demanda toujours un compte détaillé de ce qui s'était dit dans les séances auxquelles il avait été privé d'assister.

Ses travaux pour la Société ont été la classification d'un assez grand nombre de médailles, et plusieurs mémoires publiés dans le bulletin, années 1847, 1848, 1852, 1855, et 1860, sous les titres de : Recherches sur les monnaies émises dans les principales villes du département de l'Yonne, Auxerre, Sens, Tonnerre, Avallon, aux diverses époques gauloise, romaine, mérovingienne, carlovingienne et féodale. Il y établit, pour Auxerre en particulier, que rien n'indique que dans l'époque gauloise Auxerre ait possédé un atelier monétaire, que de l'époque romaine il reste un fourneau et quelques coins découverts dans des fouilles, mais portant le nom d'un empereur, et sans marque distinctive de fabrication établie d'une manière fixe à Auxerre ; que dans les trois dernières époques, au contraire, Auxerre émettait des monnaies portant son nom, monnaies des rois aux époques mérovingienne et carlovingienne, et monnaies de l'évêque ou du

comte, à l'époque féodale. Si j'ajoute à cela que ces mémoires m'ont paru très-travaillés, fort bien raisonnés, et relevant singulièrement, par les agréments du style, la sécheresse naturelle du sujet, j'en aurai dit tout ce que me permet d'en dire mon incompetence absolue sur ces matières.

Au titre de membre fondateur de la Société des Sciences de l'Yonne, M. Laureau joignait ceux de membre correspondant de la Société Archéologique de Sens et de la Société d'Études d'Avallon, de membre correspondant de la Société Académique de Cherbourg ; ce dernier titre lui fut donné en 1860, à la suite du Congrès scientifique de Cherbourg, auquel il avait assisté, et où il avait été nommé vice-président de la section d'histoire et d'archéologie.

N'oublions pas non plus de mentionner la part que M. Laureau prit pendant si longtemps aux examens des instituteurs et institutrices comme interrogateur pour l'instruction religieuse, la bonté et la douceur, alliées à une juste sévérité, qu'il montra dans cette fonction, et les regrets que, là comme ailleurs, sa perte a causés à ses collègues.

Quelques mots maintenant sur les qualités et les vertus qui ont distingué M. Laureau.

Si j'avais à l'apprécier ici comme prêtre, je m'étendrais sur la profondeur et la vivacité de sa foi religieuse, de son amour pour l'honneur de l'Église : sentiment complètement maître de son âme, et que rien ne pouvait blesser, si légèrement que ce fût, sans lui arracher aussitôt un cri de douleur qu'il ne comprimait qu'à grande peine. Je pourrais parler encore de son goût et de son aptitude pour le chant et les cérémonies ecclésiastiques. Cependant, il n'est pas possible, en parlant d'un prêtre, de faire entièrement abstraction de son caractère de prêtre, pour ne considérer que l'homme ;

il n'est personne, à mon avis, quelles que soient ses opinions religieuses, qui n'ait pour juger un prêtre, des mesures plus exactes, des règles plus sévères que pour juger un autre homme. Eh bien ! j'ose dire sans redouter aucun démenti, que M. Laureau fut toute sa vie un prêtre digne de ce nom, un prêtre dont toute la conduite fut en harmonie parfaite avec les obligations de l'état auquel il s'était voué. J'ai parlé plus haut de ses goûts, je parlerai de ses passions : il n'en eut qu'une, celle de son devoir, et de son devoir considéré non pas comme une abstraction, non pas comme résultant d'une obligation par lui contractée, avec lui-même ou ses semblables, mais comme la volonté de Dieu toujours présent à sa conscience, de Dieu, témoin incessant, quoique invisible, de toutes ses actions, et prêt à chaque instant à lui en demander compte. Ce sentiment de Dieu qu'on nomme en langage chrétien *l'esprit de foi* et qui le rendait éminemment propre à former la jeunesse cléricale, il l'eut toujours à un très-haut degré, et ne connut pas de plus grand souci que de le communiquer aux autres. C'est là qu'il trouva la force de remplir pendant plus de vingt ans, avec une exactitude qui allait jusqu'au scrupule ses fonctions de surveillant, si pénibles pour son âge. C'est même à ce sentiment qu'il dut en grande partie la bonté, l'affabilité qui le distingua ; car M. Laureau était naturellement impatient, bouillant même ; il avait l'esprit vif et piquant, la répartie prompte et mordante ; mais pour pouvoir accomplir tout le bien auquel il se sentait appelé, il sut se dominer, se vaincre, et devenir l'homme bon, doux, affable, complaisant, aimable en un mot, que nous avons connu et aimé.

Bon et doux pour les élèves du Séminaire, il savait les soutenir dans leurs faiblesses ; les relever dans leurs

découragements , ne voulait frapper qu'à la dernière extrémité, et tempérait toujours les mesures de rigueur par des paroles de consolation et d'espoir. Amical et gai avec ses collègues, qui presque tous l'avaient eu autrefois pour maître, il se mettait volontiers à leur disposition, ne reculant pas devant un surcroît de travail, pour leur procurer soit un peu de repos, soit quelques heures de distraction. Hors du séminaire, ses amis ont tous pu apprécier et rediront mieux que moi son accueil ouvert et cordial, son affection sincère et généreuse, sa conversation enjouée et pleine, à l'occasion, de bons conseils; tous ceux enfin qui ont eu avec lui quelques rapports, loueront l'urbanité, la distinction de ses manières.

Une autre vertu qu'il a poussée très-loin, je n'oserais dire jusqu'à l'excès, mais jusqu'au dernier scrupule, c'est la délicatesse en matière d'intérêt. J'ai lu sur son livre de comptes cette épigraphe tirée des psaumes : *Gressus meos dirige secundum eloquium tuum, et non dominetur me omnis injustitia.* (Dirigez mes pas suivant votre loi, et gardez-moi de toute injustice). Et ce n'était pas là pour lui une vaine formule; toute sa vie il eut l'horreur du bien d'autrui, il craignit sur sa conscience l'ombre même d'une injustice. Les preuves de ce que j'avance abondent; on me permettra d'en citer une. Se croyant débiteur envers l'imprimeur de la Société d'une certaine somme pour quelques publications, il avait prié un de ses amis d'aller régler ce compte. L'imprimeur répondit que rien ne lui était dû; mais cela ne suffit pas pour que M. Laureau pût se rassurer; il fallut que deux fois cet ami renouvelât ses instances auprès de l'imprimeur, et que deux fois celui-ci, après avoir longuement feuilleté ses livres, fit la même réponse péremptoire. Ce trait est des der-

niers jours de M. Laureau : l'exagération dont il est empreint fera peut-être sourire et sera mise sur le compte de l'affaiblissement de son esprit, accablé sous le poids de la souffrance ; mais on n'en verra, ce semble, que mieux, qu'elles étaient ses dispositions à cet égard.

M. Laureau est mort à l'âge de soixante-un ans, d'un ulcère à l'estomac. Quelques années auparavant, une fluxion de poitrine l'avait conduit bien près du tombeau, et il s'était relevé juste assez tôt pour suivre le convoi funèbre de sa mère. Depuis lors, sa santé alla toujours en déclinant, et finit par donner de sérieuses inquiétudes vers le milieu de l'année 1866. Les vacances, dont il passa une partie à la campagne, ne produisirent qu'une très-médiocre amélioration dans son état. La rentrée de 1866 le trouva pourtant à son poste, et ses forces semblèrent tout-à-coup lui être revenues avec ses élèves si chers. Mais cela dura bien peu : devant un ennemi qui avançait toujours, il dut abandonner le terrain pied à pied, quitter ses occupations les unes après les autres, pour ne plus penser qu'aux soins qui lui étaient nécessaires. Hélas ! tous les soins furent inutiles, et ses amis qui l'entouraient ne tardèrent pas à désespérer de sa guérison. Lui seul se faisait illusion, et parlait des eaux de Vichy qui devaient au beau temps lui rendre la santé, de quelques voyages qu'il avait l'intention de faire ensuite, et de tous ses projets pour l'avenir.

Cependant, sentant bien qu'il s'affaiblissait chaque jour, il consentit vers la fin de mars 1867, à recevoir les derniers sacrements, et fut pour ses confrères, en cette occasion, un admirable exemple de foi et de résignation. Mais il les reçut, je crois, uniquement pour se conformer à cette règle de la prudence chrétienne, que l'on doit se tenir prêt à tout événe-

ment, et sans rien perdre, même alors, de ses espérances. Ses derniers moments furent très-pénibles, agités par le délire et par de cruelles souffrances ; une dernière crise l'emporta le 1^{er} avril 1867.

Il laissait par testament, entre autres legs, au petit Séminaire sa bibliothèque et son cabinet de médailles, aux pauvres une abondante aumône, et une somme de deux cent cinquante francs à la Société des Sciences.

A ses obsèques assistèrent plus de cent prêtres, quelques-uns ses condisciples, la plupart ses élèves, tous ses amis, qui avaient pu se dérober un instant aux travaux du carême, et avec eux, ses amis et connaissances de la ville en grand nombre. Monseigneur l'Archevêque y délégua deux de ses vicaires généraux, MM. Sicardy et Pichenot ; et celui-ci prononça, d'une voix dont l'émotion profonde trouva son écho dans tous les cœurs, une allocution où il faisait au défunt une application heureuse de ces paroles du divin Sauveur sur saint Jean-Baptiste : *Ille erat lucerna ardens et lucens*, il était une lampe ardente et luisante.

Aujourd'hui cette lampe ne luit plus ; elle n'est pas cependant complètement éteinte, ses reflets nous éclairent toujours ; et M. l'abbé Laureau, je l'espère, vivra longtemps encore par le souvenir de ses qualités aimables et l'exemple de ses vertus.
